



HAL
open science

Quand la durabilité rencontre le situationnisme en ville : une histoire de détournement et la résurrection d'une Ecotopie juste et rebelle

Kelvin Mason

► **To cite this version:**

Kelvin Mason. Quand la durabilité rencontre le situationnisme en ville : une histoire de détournement et la résurrection d'une Ecotopie juste et rebelle. *Justice spatiale = Spatial justice*, 2012, Utopies et justice spatiale, 5, <http://www.jssj.org/article/quand-la-durabilite-rencontre-le-situationnisme-en-ville-lhistoire-dun-detournement-et-de-la-resurrection-dune-ecotopie-juste-et-rebelle/>. halshs-01518729

HAL Id: halshs-01518729

<https://shs.hal.science/halshs-01518729>

Submitted on 5 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand la durabilité rencontre le situationnisme en ville : une histoire de *détournement*¹ et la résurrection d'une Ecotopie juste et rebelle

Kelvin Mason

Traduction : Frédéric Dufaux

Résumé

La ville situationniste n'a pas pu être bâtie. Tant sa conception que sa construction nécessitaient la participation d'une population anarchiste post-révolutionnaire (Sadler, 1999). Pourtant, les Situationnistes croyaient que la matérialité d'une telle ville pourrait réellement préparer la révolution. Paradoxe: l'Utopie. Défiant l'orthodoxie situationniste, l'architecte Constant a modélisé la Nouvelle Babylone, une ville anticapitaliste préfigurant un urbanisme unitaire ludique et participatif. Suspendue au-dessus de la 'nature', cependant, la Nouvelle Babylone n'était pas une Écotopie : elle n'offrait aucun espoir de ou dans une (ré-) intégration. Dans la foulée de la dissolution de l'Internationale Situationniste et de l'épuisement du moment révolutionnaire de 1968, un collectif alternatif informel a occupé un ancien site de casernes : au milieu de Copenhague, la ville libre de Christiania était née. En lutte constante avec l'État danois, l'existence de Christiania a été menacée depuis l'origine. La communauté a développé un anarchisme particulier, fondé sur le lieu et infusé de tensions : non-violent et 'plein de piquants', au repos et révolutionnaire, soucieux de l'écologie et pauvre en ressources. Dans cet article, je soutiens que la notion d'urbanisme durable a été récupérée par la société du spectacle (Debord, 1983). Pour ressusciter la ville durable (Whitehead, 2011), je propose d'explorer le situationnisme et le *détournement*² dans cette ville, examinant Christiania en particulier comme la « menace d'un bon exemple »³.

Poser des questions d'urbanisme utopique, c'est être dans la critique plutôt que seulement dans la recherche de compensations, et que simplement proposer des données consolatrices pour ranimer des esprits fatigués par le cynisme politique contemporain. Il faut donc souligner le potentiel perturbateur et transgressif des questions d'urbanisme utopique. Un tel esprit nous permettrait de retrouver la puissance provocatrice du terrain (Pinder, 2002, p. 239).

Pour être vraiment transgressives, au lieu de sombrer dans des fantasmes rétrogrades, les Ecotopies doivent mettre l'accent sur des espaces et des processus heuristiques, plutôt que d'établir des plans ; elles doivent être enracinées dans les relations sociales et économiques existantes, plutôt que d'être de pures formes abstraites, sans lien avec les processus et les situations à l'œuvre dans le 'vrai' monde d'aujourd'hui (Pepper, 2005, p. 18)⁴.

¹ En français dans l'original.

² En français dans l'original.

³ Note du Traducteur (NdT) : la menace d'un bon exemple ("the threat of a good example") est une notion développée par Noam Chomsky. Elle vise à rendre compte du refus des États-Unis d'Amérique de voir se développer dans d'autres pays des modèles alternatifs au leur, risquant de faire école et de menacer leur hégémonie.

⁴ Note du Traducteur : toutes les citations, sauf indication contraire, ont été traduites par le traducteur de cet article.

La Ville Durable est morte. Sa nécrologie a été écrite (Whitehead, 2011). La Ville Durable laisse derrière elle un paradigme utopique, le Développement Durable, incapable de survivre sans son cœur urbain. Avec, en plus, la mort de l'urbanisme durable, disparaît une conception géographique de la justice, qui avait le potentiel de transcender les frontières temporelles, spatiales et matérielles (Bullen and Whitehead, 2005). Assurément, la Ville Durable ne doit pas entrer sans violence dans cette douce nuit. Nous devrions donc nous révolter contre la mort de la lumière (Thomas, 1937) ? Comment faire revenir la Ville Durable d'entre les morts ? Comment en faire un espace permettant une approche politique participative du bien commun (Sandel, 2010), un espace de justice et de durabilité environnementale (Agyeman et al, 2003), mais aussi un espace de liberté, d'affirmation des différences, de *dissensus*, d'ironie et de plaisir (voir respectivement, par exemple, Chatterton 2006, Mouffe 2005, Szerszynski 2007, Merrifield, 2011) ? S'il s'agit de tenter de ressusciter la ville durable, peut-être un tout nouveau « paradigme de l'éco-développement urbain » est-il nécessaire (contrairement à ce qu'affirme Whitehead, 2011) ? Peut-être la ville durable est-elle une notion toujours déjà trop engluée dans les relations de domination, d'exploitation et d'assujettissement ? Même en tant que forme de résistance à l'autorité et à l'érosion de ses principes fondamentaux par les entreprises, la ville durable n'a-t-elle pas dépassé sa date de péremption, n'est-elle pas trop mûre théoriquement ?

Capten Cyboli traça une carte de sa dérive⁵ à travers Christiania (voir Figure 1) dans les résidus de bière sur la table qu'il occupait au *Woodstock*, le bar au cœur de la sociabilité sauvage de la ville libre. La légende veut que lorsque Bob Dylan a joué à *Den Grå Hal*⁶, il y a commandé un cocktail fantaisie et on lui a dit que l'on servait seulement de la bière.

Mais pourquoi Capten Cyboli était-il ici, dans cette enclave de Christiania, encerclée par l'antipathique « Hopenhagen », assiégée par un État danois hostile⁷ ? Était-ce un endroit approprié pour un combattant entré dernièrement au service de la *Clandestine Insurgent Rebel Clown Army*⁸ contre les forces oppressives du même Etat déployées au service du

⁵ Comme dans la *dérive* situationniste, les analyses de Cyboli sont focalisées par une intention politique militante, en l'occurrence : la radicalisation du paradigme de l'urbanisme durable. La dérive - principale méthode de la psychogéographie situationniste - facilite l'étude des environnements urbains en fonction de leurs effets sur les émotions et sur le comportement. Pinder, D. (2009) "Situationism/Situationist Geography", dans Kitchen, R. & Thrift, N. (Eds.) *International Encyclopedia of human Geography*. Oxford: Elsevier. p. 147.

⁶ *Den Grå Hal* (la salle grise) est la plus grande salle de concerts de Christiania, un ancien centre équestre militaire ; il peut accueillir quelque 1500 spectateurs. Christiania y fête Noël en y offrant de la nourriture aux personnes les plus pauvres de Copenhague.

⁷ Il convient de préciser que cette visite de Cyboli à Christiania correspondait au sommet de la COP 15 des Nations Unies [NdT : sur le changement climatique] à Copenhague, en novembre 2009. Pour la COP 15, les sociétés Siemens et Coca-Cola avaient rebaptisé la ville hôte 'Hopenhagen' [NdT : de « hop » : houblon] sans un soupçon d'ironie. « Dans le centre de Copenhague, Siemens a installé sa ville factice, brillante d'un vert mensonger. Là, elle vante les vertus d'une gamme de technologies non durables, depuis des voitures de sport électriques ultra-rapides jusqu'aux biocarburants. Les affiches de Coke, elles, vantent le produit gorgé de sucre et d'exploitation de la multinationale comme « De l'espoir en bouteille ! » [NdT : jeu de mot intraduisible sur Hope : espoir / Hop : houblon]. Mason, K. (2010) 'Finding Hope in No-Hopenhagen'. *Peace News*, London: January,

⁸ CIRCA <http://www.clownarmy.org/>

Note du traducteur : Les actions de l' « armée clandestine rebelle des clowns insurgés » peuvent être rapprochées de celles de la BAC (Brigade Activiste des Clowns) en France : <http://brigadecloons.wordpress.com/>

capital⁹ ? Pourquoi s'abritait-il dans un coin sombre de ce bar, sirotant sa bière et rêvant vaguement à la mort et à la possible résurrection de la Ville Durable?

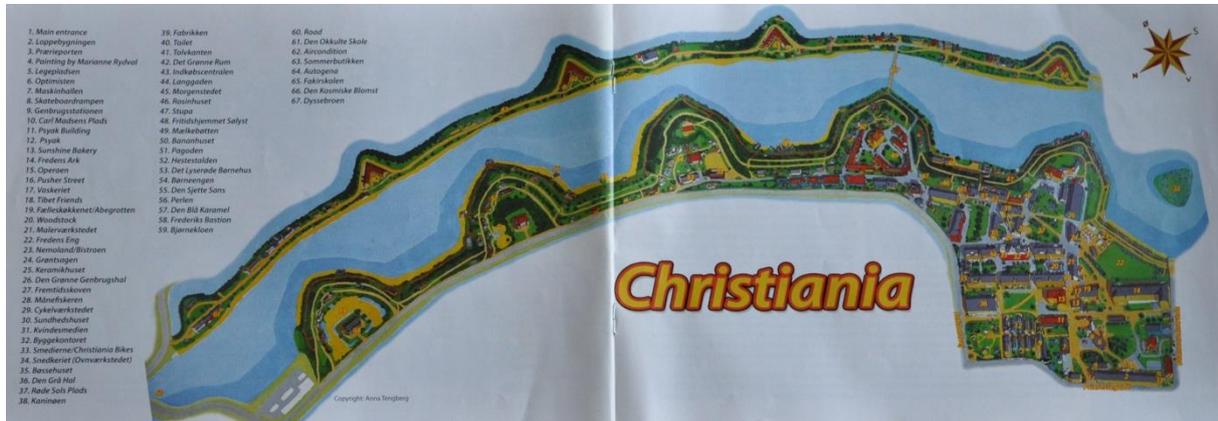


Figure 1 : Carte de Christiania (photo : K. Mason)

Tu es à la recherche de traces d'écotopie, lui rappela la mouche du coche¹⁰, en atterrissant sur la table et aspirant des restes de bière. Apparemment, c'est du moins ce que tu me dis dans tes rares moments de lucidité, ta prémisse est que l'Utopie, considérée en tant qu'imaginaire radical, doit transcender l'anthropocentrisme pour se faire *Écotopie*, ça doit être une vision pour œuvrer non seulement en faveur du genre humain, mais aussi pour une nature au sens plus large. En outre, tu affirmes que la « ville » est un élément-clé non seulement pour l'habitat de l'humanité présente et future, mais aussi en tant que plaque tournante à partir de laquelle formuler une politique prenant plus largement en compte la nature. Ainsi, les lieux les plus importants d'*Écotopie* ne seront pas des éco-villages ou des communes rurales, mais *Écopolis*, la ville verte du futur. Toutefois, *Écopolis* sera différente de l'imaginaire actuel de la ville durable, parce que cette vision est limitée par la logique du capitalisme, de la gouvernance, de la bureaucratie et du scientisme : la réflexion en termes de modernisation écologique, utilisée dans les conceptions officielles de la ville durable, la dépouille de la justice sociale (voir par exemple : Buttel 2000, Huber, 1985, Murphy, 2000, Mol et Spaargaren, 2000, Mol et al., 2010, Fisher et Freudenburg, 2001). Elle ne peut être ni véritablement verte du point de vue environnemental, ni équitable. Je crois que 'récupération' est le terme que tu choisis (voir Debord, 1983) pour contester cette corruption. *Écopolis* devrait s'appuyer sur les logiques impossibles des situationnistes pour attaquer de front la rationalité oppressive dominant l'aménagement du territoire, l'architecture et même le choix des matériaux de construction. Ainsi, tu vas t'appuyer sur l'urbanisme unitaire des situationnistes et la Nouvelle Babylone de Constant Nieuwenhuys, l'artiste néerlandais

⁹ Capten Cyboli est l'identité secrète de l'auteur en tant qu'activiste. Seulement, comme c'est un clown, le secret est bien sûr de notoriété publique. Son nom, traduit en français, signifie « Capitaine déraisonne », un parallèle intéressant avec le narrateur de l'*Utopie* de Thomas More, Raphaël Hythloday, dont le nom en grec correspond à « expert en non-sens ». Pinder, D. (2005a) *Visions of the City*. Edinburgh: Edinburgh University Press. p.17.

¹⁰ La mouche du coche est l'évocation par Cyboli de l'esprit de Socrate, et fait partie d'une méthode d'examen de conscience et de réflexion. La méthode socratique est dialectique et implique des individus qui questionnent les arguments de l'autre afin de clarifier les idées et de stimuler la pensée critique ; souvent chaque protagoniste tente de piéger l'autre en mettant en évidence ses contradictions.

devenu architecte situationniste, afin de réimaginer la ville durable dans sa matérialité. Mais, rappelles-moi, comment y figure précisément la justice?

La lacune dans les conceptualisations de la ville durable est un espace que la justice doit occuper, proposa Cyboli. En adoptant une perspective situationniste sur *Écopolis*, je cherche à mettre en lumière cet espace et, surtout, à proposer comment il pourrait être construit - pas dans des variantes de l'imagerie utopique, déconnectées de la réalité, mais plutôt construit dans tous les « ici et maintenant » de nos villes des pratiques quotidiennes, de citoyens qui revendiquent le droit d'être des activistes et des artistes, des constructeurs et des farceurs, et qui peuvent écrire des points d'interrogation concrets dans le tissu même des villes dites durables, en revendiquant : « Où est la justice ? ». Et qui trouvent un début de réponse à leur propre question, en commençant à construire la justice à la fois socialement et matériellement dans le tissu de la ville.

Par exemple ? Eh bien, je propose que nous construisions des bâtiments de paille pour les sans-abri devant les mairies, que nous construisions selon les standards des maisons passives¹¹, avec zéro émission de CO₂ et zéro déchet. Et ensuite, laissons les autorités de la Ville Durable les démolir, faisant de ces gens de nouveau des sans-abri, et détruire une architecture qui contribue à répondre au défi du millénaire : le changement climatique¹². A la recherche de visions d'*Écotopie*, j'examinerai à la fois des exemples littéraires et des exemples du monde réel d'Écopolis. C'est pourquoi je fais cette dérive dans Christiania, pour *la percevoir*; c'est pourquoi je prendrai en compte les Camps Action Climat en Grande-Bretagne, et la protestation de Brian Haw devant le Parlement à Londres. Dans la limite de l'espace disponible, j'irai encore plus loin : des centres sociaux, des squats, des villages de tentes, les graffitis, la subversion, et des actions telles que *Reclaim the Streets...* Et, bien sûr, il y a eu le mouvement *Occupy* et les Printemps arabes, tout spécialement la place Tahrir comme point focal de la Révolution égyptienne en 2011. Je ne fais aucune distinction spatiale entre l'action politique et l'habitat, et j'évoque la contrainte étatique comme un obstacle empêchant leur co-extension. Comme le suggère Stuart Hodgkinson à propos de la lutte pour des alternatives dans le logement :

« L'objectif à long terme d'une telle stratégie serait de créer une masse critique de diverses interventions stratégiques et tactiques, depuis le blocage de la privatisation et de la gentrification, l'arrêt de la fermeture d'équipements collectifs, l'occupation de terres, jusqu'à la conquête de sièges d'élus dans les conseils locaux. Ces tactiques forceraient des concessions régulières de l'Etat et du capital, et aideraient à revivifier la campagne

¹¹ La norme des « maisons passives » réduit considérablement les besoins de chauffage et de climatisation, tout en préservant des conditions intérieures confortables. Voir <http://www.passivhaus.org.uk>

¹² Un précédent pour une telle action : une rotonde (une maison écologique avec une charpente en bois, des murs en bois cordé et des fenêtres recyclées, un toit engazonné isolé avec de la paille, de l'électricité fournie par l'énergie solaire et éolienne, des toilettes sèches, et des roselières pour les eaux grises), bâtie sans permis de construire dans le Pembrokeshire, au Pays de Galles, a finalement survécu quand les autorités ont tenté de la faire disparaître, cela grâce à une combinaison de pression normative (le gouvernement gallois s'est engagé constitutionnellement dans le développement durable) et à l'opposition de ses défenseurs qui ont fait rempart de leurs corps lorsque la police et les huissiers sont intervenus.
<http://thatroundhouse.info>

pour l'accès au logement et à la faire vivre jusqu'au moment où elle atteindrait un futur encore indéfini, seulement guidé par les principes du bien commun » (Hodkinson, 2010).

Une dérive dans la méthodologie

Soyons clairs, l'interrompt la mouche du coche, ton hypothèse est que le concept et les pratiques de la durabilité, tout particulièrement la Ville Durable, sont dépolitisés par les logiques de la modernisation écologique, y compris les notions plus récentes de résilience et de capacité d'adaptation (cf. par exemple Gallopin, 2006). L'esprit radical de la durabilité, lue comme un mode de vie plus équitable dans l'ici et maintenant, et même dans le là-bas et dans un temps lointain, a été détourné par le capitalisme néolibéral. La Ville Durable en tant que projet a été dépouillée de la liberté : cela devient un lieu d'où sont absents la justice ou une véritable communauté, sans espace public pour le politique – et aussi pour le jeu. Et tu penses que le Situationnisme peut ressusciter la Ville Durable via une participation passionnée, qui va même bien au-delà de la défense par Agyeman et Evans du principe de subsidiarité, par lequel les décisions sont prises aussi près que possible du citoyen (Agyeman et Evans, 2004) : tu penses que la décision doit être prise *par*¹³ le citoyen. Mais, attends un peu, situationnisme et durabilité ne sont-ils pas antithétiques ? L'urbanisme unitaire ne s'oppose-t-il pas à l'urbanisme durable ? La Nouvelle Babylone pourrait-elle vraiment être une ville durable, votre *Ecopolis* ?

La littérature courante considère la Ville Durable principalement comme un type de gouvernance, dit Cyboli, sa planification spatiale et son architecture sont conçues à l'intérieur de structures politiques et administratives existantes, ou modérément réformées (voir par exemple Evans et al., 2005). Toutefois, si l'on veut faire face au défi d'une transformation sociale, économique et environnementale de l'espace urbain, je soutiens que le paradigme de l'urbanisme durable doit être re-radicalisé. Une participation démocratique pleine et entière – un cadre politique normatif pour le bien commun – est décisive pour concevoir et construire une *Ecopolis* juste. Pour analyser la rencontre du situationnisme et de la durabilité en ville, j'aborde donc la théorie d'Henri Lefebvre sur la production de l'espace (Lefebvre, 1991). Lefebvre part de « trois processus de production dialectiquement interconnectés » (Schmid, 2008, p. 42) :

- i. Les représentations de l'espace (le *conçu*) – des abstractions rationnelles et scientifiques : l'espace du capital, conçu par des gens comme les aménageurs, les architectes, les géographes et les spéculateurs, « qui trouvent une expression objective » dans des monuments, des tours, des usines, des immeubles de bureaux et « l'autoritarisme bureaucratique et politique immanent à un espace répressif » (Merrifield, 2002).
- ii. Les espaces de représentation (le *vécu*) – les espaces vécus, débordant de passion ; intuitifs, fragmentés et dynamiques, les espaces quotidiens de l'expérience, et de situations,

¹³ NdT : Toutes les indications en italiques, comme les autres indications typographiques (minuscules ou majuscules apparemment incongrues...) sont reprises de l'auteur de l'article.

d'imaginaires, de fantaisie, et de potentiels de transgression, des espaces contingents et créatifs, « maintenus vivants par les arts et la littérature » (Shields, 2009).

- iii. Les pratiques spatiales (le *perçu*) : l'espace perçu, accessible aux sens corporels, matériels – « les pratiques spatiales structurent la réalité quotidienne et une réalité sociale et urbaine plus large, incluant des itinéraires, des réseaux et des modes d'interaction qui relient les lieux réservés au travail, au jeu et au loisir » (Merrifield, 2002).

Selon Christian Schmid, poursuit Cyboli, après une lampée de bière bien méritée, « Lefebvre intègre les catégories de ville et d'*espace* en une théorie sociale unique, globale, permettant de comprendre et d'analyser les processus spatiaux à différents niveaux » (Schmid, 2008). Pour Lefebvre, l'espace n'est pas passif, ce n'est pas une surface sur laquelle les activités sont reproduites. Au contraire, l'espace est lui-même produit et, à ce titre, c'est un acteur dans la reproduction de la vie sociale, ou même dans sa production autre : la production de l'espace est continue, fluide et vivante. La participation au processus de production de l'espace recèle un potentiel d'émancipation, la possibilité de perturber la reproduction du spectacle du capitalisme. Les espaces de représentation sont des lieux où des idées progressistes nouvelles, sur la société et sur l'avenir, peuvent être produites, des espaces depuis lesquels, comme le suggère Andy Merrifield, nous pourrions « reconquérir l'espace de nos villes pour leurs citoyens » (Merrifield, 2002). La médiation de l'espace de représentation et des représentations de l'espace par les pratiques sociales, *concrètement, le potentiel des pratiques citoyennes de l'architecture et de la protestation à perturber « le plan » et à produire des espaces aux possibles plus ouverts*, m'intéressent donc tout particulièrement.

De l'Utopie à l'Ecotopie : un passage critique

Traînant près d'un brasero brûlant lors d'une froide soirée sur *Pusher Street*¹⁴, Cyboli griffonna sur son carnet (en papier recyclé, avec une couverture en vieux pneu de voiture) : Là où la durabilité rencontre les situationnistes en ville, leur terrain commun est la pensée utopique. Il y a eu un regain d'intérêt pour la notion d'utopie, tout particulièrement pour les utopies urbaines et transgressives concrètes de l'ici et maintenant (Miles, 2005, Spannos, 2008, Carlsson, 2008, Coverley, 2010, Carlsson et Manning, 2010). Dans *Defence of Utopian Urbanism*, David Pinder soutient qu' « une perte des perspectives utopiques dans leur intégralité a des conséquences politiques et culturelles préoccupantes, dont la moindre n'est pas le rétrécissement de la pensée critique et la mise à l'écart du moment anticipateur de la critique » (Pinder, 2002). Il interprète cette perte comme une paralysie bloquant le débat intellectuel (Jacoby, 1999) et plaide contre l'abandon des perspectives des utopies urbaines, prônant plutôt de repenser leur potentiel critique. Pinder considère l'impulsion utopique comme une part irrépressible de l'esprit humain, et fait le lien entre la répression

¹⁴ [NdT : la « rue des revendeurs »]. Une voie de Christiania "tristement célèbre" pour la vente du cannabis sous de nombreuses formes - herbe, haschich, biscuits, joints tout préparés... Les revendeurs appliquent une interdiction de la photographie dans *Pusher Street* tandis que les trois « règles de base » à Christiania sont : pas de drogues dures, pas de violence ou d'armes, et pas de signes distinctifs de gang.

contemporaine de cette impulsion et l'échec du socialisme, et aussi avec le déclin de l'urbanisme moderne (suivant en cela Sandercock, 1998). Il s'appuie sur les travaux de David Harvey, en particulier pour affirmer le potentiel de la pensée urbaine créative à transformer progressivement les villes et les processus d'urbanisation, plutôt que de les saisir comme dystopiques, des espaces à ignorer dans les conceptions d'un futur désirable, et de les étudier seulement en termes de pratiques élitistes d'une évasion depuis et à l'intérieur de la ville de l'ici et maintenant. La pensée urbaine créative, suggère Pinder, signifie de poser la question vitale de John Gold : « Quelle ville pour quelle société ? »¹⁵.

Pinder porte un regard historique sur les urbanismes utopiques qui ont ouvert des perspectives sur comment la ville pourrait être autrement. Il cite le point de vue de Kevin Robbin, selon lequel la crise de la ville et de l'urbanité est associée à l'ampleur des problèmes physiques et sociaux, « *y compris la manière dont les inégalités, la fragmentation et l'aliénation ont été inscrites dans les paysages urbains contemporains* » (Pinder, 2002). Pinder examine l'utopie dans l'histoire et dans la littérature, soulignant l'autoritarisme dont elle peut être investie et, de ce fait, ses manifestations dystopiques. Il soutient qu'un *urbanisme utopien critique* peut contrer le pessimisme politique et le cynisme dominants, cela par ses qualités potentiellement perturbatrices et transgressives : l'urbanisme utopien n'a besoin ni de compenser, ni d'être autoritaire. Pinder suggère le potentiel du développement de « modes d'urbanisme critique et transformateur, qui sont ouverts et dynamiques, et qui, loin de viser à corriger l'existant, cherchent à prendre leurs distances avec ce qui est tenu pour acquis, à être en rupture spatiale et temporelle, et à ouvrir des perspectives sur ce qui pourrait être » (Pinder, 2002). Loin de considérer l'urbanisme utopique comme une vision unificatrice ou un projet émancipateur singulier, Pinder propose de rechercher le possible dans les conditions du présent, comme moyen pour effectuer des interventions multiples dans l'espace et dans le temps.

David Pepper soutient que l'utopisme imprègne les discours environnementaux contemporains, tant radicaux que réformistes, lorsque ces termes se rapportent respectivement au capitalisme dominateur et au capitalisme compensateur (Pepper, 2005). Pepper envisage le caractère transgressif de la notion d'utopie, c'est-à-dire sa capacité à avancer vers une « société écologique ». A la suite de Callenbach (Callenbach, 1975), il nomme l'utopisme environnemental 'écotopisme', et relève qu'« il y a un consensus remarquable parmi diverses perspectives utopistes sur ce qu'on devrait mettre dans 'écotopie », peu de choses étant encore en débat ou provisoires. » (Pepper, 2005). S'appuyant sur *A Blueprint for Survival* (Goldsmith, 1973), Pepper affirme que les principes sous-jacents de ce consensus sont : des perturbations minimales des processus écologiques, la préservation maximale de l'énergie et des matières premières, un renouvellement de la population où les pertes sont équilibrées, sans augmentation, un système social dans lequel les gens acceptent ces trois premiers principes (Pepper, 2005, p. 8).

¹⁵ Je note ici l'écho avec la question de Doreen Massey « Que représente cet endroit ? » Massey, D. (2007) *World City*. Cambridge: Polity.

À la suite de Sargisson (Sargisson, 2000a, Sargisson, 2000b), Pepper soutient que l'utopisme constructif doit aiguïser notre critique de la société existante, en créant des « espaces libres » qui catalysent le changement social. L'écotopisme transgressif est défini comme un espace de remise en cause du statu quo. Pour penser différemment, il ne décrit pas un modèle universel pour l'utopie. Pepper distingue entre utopies abstraites et utopies concrètes, ces dernières l'emportant sur le domaine de l'imaginaire parce qu'elles dérivent de la théorie sociale critique. Il estime que le situationnisme est un mouvement radical qui comprend un élément utopique. Après avoir formulé les principes fondateurs de l'écotopie, la critique par Pepper des écotopies livresques met en évidence un certain nombre de leurs caractéristiques potentiellement réactionnaires, notamment le manque de possibilités de coexistence entre différentes croyances et pratiques¹⁶, une tendance luddite à un « primitivisme de l'avenir », c'est-à-dire un retrait vers le prémoderne, un écocentrisme venu de l'écologie profonde, qui tend à construire les écotopies comme synonymes d'une dystopie humaine, dans laquelle l'humanité périrait pendant que (le reste de) la nature prospérerait, un post-matérialisme qui ne parvient pas à créer un espace pour les déshérités et les opprimés du temps présent. Pour Pepper, ces caractéristiques « suggèrent que l'écotopisme manque d'un ancrage dans les conditions socio-écologiques réelles, et que cette limitation nuit à son potentiel transgressif. » (Pepper, 2005, p. 11). La critique par Pepper de la modernisation écologique fait valoir qu'elle est écotopienne seulement dans un sens abstrait, non transgressif : « l'utopie sociale-démocrate d'une diffusion de la richesse et du pouvoir par l'intermédiaire d'économies de marché régulées entre en contradiction avec les dynamiques du capitalisme de concentration de la richesse et du pouvoir » (Pepper, 2005, p. 17). Citant en particulier l'échec significatif de Kyoto, Pepper soutient que l'idéal social-démocrate de régulation globale de l'environnement n'est pas applicable sous le capitalisme¹⁷. Pour Pepper, « les tentatives sociales-démocrates et de troisième voie pour réaliser un capitalisme écologiquement rationnel, humain, inclusif et égalitaire sont au final vouées à l'échec » (Pepper, 2005, p. 18). Suivant l'idée d'Harvey, pour qui le socialisme a besoin d'un « optimisme de l'intelligence » (Harvey, 2000), Pepper suggère que l'environnementalisme radical souffre d'un déficit du même ordre. Il reconnaît « beaucoup de points communs » entre certaines utopies socialistes et l'écotopisme radical, l'écotopisme radical se distinguant en ce qu'il entre en résonance avec le scepticisme postmoderne par son approche plus circonspecte de la science et de la « perfectibilité sociale ». Pepper conclut que le potentiel transgressif de l'écotopisme est limité par son idéalisme et par des évaluations irréalistes des dynamiques socio-économiques réelles.

¹⁶ Je signale ici '*Soul City*' : la ségrégation volontaire de la population noire dans l'Écotopie de Callenbach (1975).

¹⁷ Un point que confirme certainement la farce cruelle de la COP15 en 2009.

La Ville Durable et l'urbanisme durable

Cyboli quitta Woodstock après avoir passé une heure avec un habitant de Christiania¹⁸, rencontré par hasard, qui l'avait abreuvé des mérites du système d'épuration de la Ville Libre, apparemment creusé par les « colons » des débuts, dans les années 1970 et 1980, et utilisant maintenant un traitement par roselières, et de combien Copenhague devrait en être envieuse. Qui a besoin des autorités et de leurs plans directeurs ? Cyboli s'interrogea sur la pertinence du paradigme de l'urbanisme durable pour Christiania, et réciproquement. Emergeant dans les années 1960 et 1970, l'urbanisme durable pouvait être considéré comme une réponse à la fois aux dégâts écologiques causés par l'industrialisation rapide et à une dégradation générale de la qualité de la vie urbaine et des environnements provoquée par une urbanisation tout aussi rapide (Whitehead, 2011). L'urbanisme durable, pratiquement synonyme des paradigmes de l'aménagement que sont le « nouvel urbanisme » et la « croissance intelligente », se caractérise par le fait qu'il travaille avec les systèmes urbains existants, et qu'il est fortement lié à l'autonomisation locale (voir par exemple Giradet, 1999, Giradet, 2004, Whitehead, 2007). En plus de l'inclusion, certains des éléments communs à l'urbanisme durable sont : un aménagement de l'espace fondé sur la marche plutôt que sur l'automobile, une architecture et une construction plus en harmonie avec la nature (Blassingame, 1998, voir aussi Guy et Moore, 2007, Wines, 2000), un engagement moral envers la justice, l'équité intra- et intergénérationnelle, relevées par la commission Bruntland (WCED, 1987). Graham Houghton postule que cinq principes d'équité sont au cœur du développement durable, et donc de l'urbanisme durable : « l'équité intra-générationnelle et intergénérationnelle, la responsabilité transfrontalière (les coûts écologiques ne sont donc pas transférés à travers les frontières), l'équité inter-espèces, et l'équité procédurale » (dans Satterthwaite, 1999, p. 10).

L'urbanisme durable voit les villes non comme l'origine de tous les maux sociaux et écologiques, mais comme le gage nécessaire du développement durable : « la forme et la qualité des rapports sociaux, économiques et environnementaux en ville définira de plus en plus la forme et la qualité de la vie humaine elle-même » (Whitehead, 2009, p. 109). A la recherche d'une conciliation gagnant-gagnant-gagnant entre développement économique, justice sociale et protection de l'environnement, l'urbanisme durable présente des caractéristiques nettement utopiques. De plus, assumer la responsabilité de ses impacts économiques, sociaux et environnementaux, dans l'espace et dans le temps, marque le fait que la ville durable entre en relation, qu'elle est une partie de l'Ecotopie, plutôt que d'être une Ecopolis¹⁹ isolée, élitiste, et donc en contradiction avec elle-même. La densification et l'intensification sont de plus en plus considérées comme des qualités urbaines, certains analystes regardant même des 'bidonvilles' tels que Dharavi à Mumbai comme des modèles pour le fonctionnement communautaire, l'activité locale et le recyclage (Pearce, 2006,

¹⁸ Les résidents de Christiania se réfèrent à eux-mêmes de diverses manières en anglais : Christianites, Christians ou Christians, ignorant la connotation religieuse de ce dernier terme.

¹⁹ Je signale ici les projets réels et imaginaires de Masdar dans les Emirats Arabes Unis et de Dongtan en Chine (<http://www.masdarcity.ae/en/> et <http://www.arup.com/assets/download/8CFDEE1A-CC3E-EA1A-25FD80B2315B50FD.pdf>).

McCloud, 2010). L'urbanisme durable reconnaît également que les villes sont diverses et qu'il n'y a pas un modèle unique de solution technologique (voir ainsi Whitehead, 2009). Pour la plupart des auteurs, la « bonne gouvernance » est toujours au cœur des propositions de l'urbanisme durable. Evans et al. soulignent que « gouverner » est le concept-clé, le définissant comme l'interaction entre gouvernement et gouvernance, entre autorités locales et société civile (Evans et al., 2005).

Ecrivant une nécrologie de la ville durable en manière de provocation, Mark Whitehead soutient que l'engagement rhétorique de beaucoup de villes en faveur du développement durable contraste fortement avec des pratiques visant à la croissance économique, qui l'emportent toujours sur les considérations environnementales et sociales (Whitehead, 2011). Il cite Erik Swyngedouw, qui va jusqu'à laisser entendre que l'urbanisme durable aggrave les méfaits d'un développement urbain néolibéral sans entrave, et bride les approches radicales (Swyngedouw, 2010). Pour analyser cela à partir de concepts situationnistes, l'urbanisme durable a été l'objet d'une récupération : la marchandisation de la ville durable (Debord, 1983). Examinant les avantages et les inconvénients d'un dépassement du paradigme de l'urbanisme durable, Whitehead suggère que la menace émane de trois doctrines : l'hyper-libéralisme, le néo-localisme et le pragmatisme municipal. Il étudie Mesa en Arizona en termes d'hyper-libéralisme, estimant que « la voie de sortie de la récession urbaine est celle qui met en premier l'expansion économique par rapport aux éventuelles conséquences environnementales » (Whitehead, 2011). Totnes, dans le Devon sert comme exemple de néo-localisme, Whitehead concluant que l'urbanisme dans de telles initiatives de villes en transition ne répond pas intrinsèquement à l'ambition utopique de l'urbanisme durable : la résilience remplace le développement durable comme figure majeure d'un mouvement millénariste qui se prépare au pire, en l'occurrence le pic pétrolier et le changement climatique (voir aussi Mason et Whitehead, 2012b). Meridian Gap, dans les Midlands occidentales, est l'exemple que donne Whitehead du pragmatisme municipal, qui s'incarne dans les arbitrages entre les objectifs économiques, sociaux et environnementaux du développement durable, reconnaissant implicitement l'impossibilité d'un utopique gagnant-gagnant.

L'urbanisme unitaire et la Nouvelle Babylone

Cyboli se dirigea vers le *Månefiskeren*, un café-bar, pour prendre un café et observer l'exécution symbolique d'une des nombreuses patrouilles de police à pied imposées par les autorités danoises. On avait dit à Cyboli que chaque patrouille était saluée par une musique reggae assourdissante, des morceaux comme *Legalize it*, de Peter Tosh, et que le personnel avait diligemment inscrit à la craie sur le tableau d'affichage à l'extérieur : « Nous ne laisserons pas ces salauds nous imposer leur loi ! ». Si l'urbanisme constitue l'urbain comme spatialement distinct, alors l'urbanisme critique a en son cœur une préoccupation envers les effets néfastes liés à l'urbanisation sous les logiques de la modernité capitaliste. On pourrait donc s'attendre à ce que l'urbanisme écologique mette l'accent non seulement sur les

habitants humains des villes, mais aussi sur une nature saisie plus largement, à l'intérieur des espaces urbains, et à leur service. A la possibilité d'espaces de transformation écologique, l'urbanisme moderne substitue de la pseudo-nature : des fragments-alibis verts, limités, gérés et manucurés. Constant Nieuwenhuys, l'artiste hollandais devenu architecte situationniste, a rejeté l'idée moderne de la « ville verte » comme élitiste, prônant la *conquête* de la nature plutôt qu'une *fausse* unité, limitée à des espaces attitrés, tels que les parcs²⁰.

Pour Constant, « la ville a produit les masses, seules les masses peuvent donner forme à la ville », « une poésie faite par tous »²¹ (Sadler, 1999, p. 134). Cependant, la vie des masses était dominée par le capitalisme, si bien qu'elles étaient empêchées de donner forme à la ville au-delà de sa simple reproduction. En conséquence, si l'urbanisme unitaire des situationnistes devait dépasser l'abstraction pour se concrétiser, il devrait intégrer un paradoxe, ce qu'apparemment Constant a tenté avec son projet de la Nouvelle Babylone. La première réalisation de l'urbanisme unitaire devait donner forme à une ville qui serait, d'une part, un lieu de création à vivre par les masses et, dans le même temps, servirait à faire de ces masses des êtres créatifs neufs ; l'architecture de la Nouvelle Babylone devait inciter à la transgression par la mise en forme consciente de situations. Constant a conçu sa ville en priorité comme un espace social, avec des murs mobiles, que les habitants peuvent déplacer comme ils le souhaitent. Sadler affirme que les Situationnistes étaient convenus que « la création de la ville situationniste passerait de son avant-garde de pères fondateurs à ses citoyens » (Sadler, 1999, p. 120). « Constant n'a jamais manqué de rappeler qu'en fin de compte, la Nouvelle Babylone ne pouvait être qu'un projet social collectif, et que son travail devait être considéré comme rien de plus que le cadre prévu pour la construction de situations » (Sadler, 1999, p. 222). Cherchant à écarter toute accusation d'avant-gardisme, il présente la Nouvelle Babylone comme :

« Un projet imaginaire ; il anticipe l'histoire ; c'est un projet futuriste ; il est fondé sur un déroulement désirable de l'histoire, et il est donc aussi en un sens un projet utopique. Néanmoins, je préfère le qualifier de projet réaliste parce qu'il prend ses distances avec la condition actuelle, qui a perdu le contact avec la réalité, et parce qu'il est fondé sur ce qui est techniquement possible, sur ce qui est souhaitable du point de vue humain, sur ce qui est inévitable du point de vue social » (McDouough, 2009, p.116).

Simon Sadler met en lumière la dette de l'urbanisme unitaire envers l' « architecture unitaire » du « sociologue utopiste » Charles Fourier. « Tout comme l'architecture unitaire de Fourier, l'urbanisme unitaire situationniste était une vision de l'unification de l'espace et de l'architecture avec le corps social, tout autant qu'avec le corps individuel » (Sadler, 1999, p. 118). L'urbanisme unitaire marque le rejet de la vision moderne - incarnée pour les situationnistes par Le Corbusier - de la vie comme « participation bien huilée au processus de

²⁰ Je remarque que la conquête de la nature, en plus d'être associée à la pensée des Lumières et à celle de Francis Bacon, est spatialement très européenne dans sa réalisation matérielle. En outre, la conception de Constant est certainement imprégnée d'ironie critique.

²¹ Sadler affirme que cette formule-clef des situationnistes est héritée d'Isidore Ducasse, écrivain français du 19ème siècle.

production » (McDouough, 2009, p.114). Selon Constant, au cœur de l'urbanisme unitaire se trouve « la fonction englobant toute la vie : la créativité, le besoin de se manifester, de faire de la vie un évènement unique, de réaliser la vie en tant que telle. L'urbanisme n'est pas une conception industrielle, la ville n'est pas un objet fonctionnel, sain esthétiquement ou autrement ; la ville est un paysage artificiel construit par des êtres humains, dans lequel l'aventure de nos vies se déploie » (McDouough, 2009, p.114).

La vision situationniste de la nature, du moins telle qu'elle est représentée par Constant dans la Nouvelle Babylone, peut être difficile à comprendre dans une perspective écologiste contemporaine. Un peu de géographie historique nous éclaire : écrivant en 1960, Constant a conçu l'urbanisme unitaire dans une société qui se percevait pour sa grande majorité comme en possession de ressources naturelles infinies. Le futur, en conséquence, serait une époque de déplacements sans limites, surtout en voiture et en avion. De ce fait, Constant présente une vision extrêmement moderniste de la nature « utilisée comme un simple matériau brut, contrôlée par les humains, conformément à leurs besoins » (McDouough, 2009, p.117). La nature est transformée en culture et remplacée par la technologie. Constant croyait que la croissance démographique et l'urbanisation signifieraient que « la ville pourrait finalement s'étendre pour recouvrir toute la surface de la Terre », mais aussi que cette surface devrait être bien plus intensément utilisée (McDouough, 2009, p.117) : « pour le transport motorisé et pour l'agriculture, la nature sauvage et les monuments » (Sadler, 1999, p. 129). La Nouvelle Babylone serait fondée sur « une stricte séparation de la circulation et des bâtiments industriels d'une part, et de l'espace résidentiel et social de l'autre » (McDouough, 2009, p.120). La ville serait surélevée, sur *pilotis*²², les usines seraient construites sous terre²³, la circulation s'écoulerait librement en surface. Cette *uber-ville* serait pour l'essentiel éclairée et ventilée. Constant a adopté les technologies structurelles les plus récentes, et son architecture était, dans la tradition utopique, fantastique, flottante, suspendue, inspiratrice plutôt que normative ; elle nécessitait des matériaux de haute technologie, avec des propriétés mécaniques supérieures. Constant, de manière fascinante, construit ses maquettes, ses modèles préliminaires, à partir de déchets industriels, par exemple en recyclant les pare-brise d'une voiture-bulle²⁴ pour sa salle de concert de musique électronique.

Constant indique que l'urbanisme moderne a eu une grande influence sur la culture mais en un sens négatif, étant principalement préoccupé par les technologies superficielles de la gestion du trafic et du logement, fétichisant tout particulièrement les géographies de la voiture individuelle, avec pour principe central l'efficacité de la production. Considérant que c'est un échec, Constant pose que l'urbanisme moderne est une menace pour l'existence même de la culture, une menace en particulier pour les espaces sociaux dans lesquels pourraient émerger une nouvelle culture. Il suggère que l'urbanisme unitaire à des dimensions liées, mais distinctes : (i) une transformation de nos habitudes, de notre mode de

²² [NdT : En français dans l'original.]

²³ Notez la similitude avec *Metropolis* de Fritz Lang.

²⁴ Un terme générique pour des petites voitures économiques des années 1960, généralement à trois roues, notamment construites par BMW et Messerschmitt.

vie ou de notre style de vie, et (ii) un changement profond dans la façon dont notre environnement matériel est produit. L'urbanisme unitaire repose sur l'affirmation de vies créatives ; Constant le définit plus précisément comme une intervention délibérée dans la pratique de la vie quotidienne et dans l'environnement quotidien ; une intervention visant à mettre nos vies en harmonie durable avec nos vrais besoins et avec les possibilités nouvelles qui surgiront et qui, à leur tour, transformeront ces besoins... C'est l'objectivisation de l'élan créateur, la collectivisation de l'œuvre d'art, la matérialisation d'un mode de vie en mouvement » (McDouough, 2009, p.115).

La matérialité des utopies et des écotopies littéraires et concrètes

Des faits concrets venus de la fiction

Se frayant un chemin pour revenir à *Den Blå Karamel*, la maison de bois où il logeait avec des amis, Cyboli pris le chemin sans lumière, par les bois, au bord de l'eau, à travers la zone créée comme défense contre l'invasion suédoise à la fin du XVII^e siècle. Par un heureux hasard, les XVI^e et XVII^e siècles ont aussi produit de nombreux textes utopiques, dont l'influence a résisté à l'épreuve du temps, la remise en question de leur « véritable » signification n'en étant pas une des moindres raisons. Ici, ce qui nous intéresse, c'est ce qui survit à l'épreuve de l'espace, en particulier la matérialité du lieu. L'*Utopie* de Thomas More (More, 2008/1516) était précurseur de *La Cité du Soleil* de Tommaso Campanella (Campanella, 1981/1623), de la *Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon (Bacon, 2008/1627) et de *L'île des pins* d'Henry Neville (Neville, 2008/1668). La matérialité de l'*Utopie* de More préfigure de manière troublante une aspiration moderniste pour le cadre bâti, ou bien alors reflète une étrange stagnation de la technologie des matériaux de construction grand public. Dénigrant les 'cottages indépendants' faits de bois grossier, de murs de torchis et de toits de chaume comme pauvres, de faible qualité et appartenant au passé, More décrit la matérialité d'Amaurote, la capitale de l'Utopie, ainsi:

« Les rues et les places sont convenablement disposées, soit pour le transport, soit pour abriter contre le vent. Les édifices sont bâtis confortablement ; ils brillent d'élégance et de propreté, et forment deux rangs continus, suivant toute la longueur des rues, dont la largeur est de vingt pieds. Derrière et entre les maisons se trouvent de vastes jardins. (...) Les maisons aujourd'hui sont d'élégants édifices à trois étages, avec des murs extérieurs en pierre ou en brique, et des murs intérieurs en plâtras. Les toits sont plats, recouverts d'une matière broyée et incombustible, qui ne coûte rien et préserve mieux que le plomb des injures du temps. Des fenêtres vitrées (on fait dans l'île un grand usage du verre) abritent contre le vent. Quelquefois on remplace le verre par un tissu d'une ténuité extrême, enduit d'ambre ou d'huile transparente, ce qui offre aussi l'avantage de laisser passer la lumière et d'arrêter le vent. »²⁵

²⁵ Thomas MORE (1516), *L'Utopie*, traduction française de Victor Stouvenel, Paris : Paulin, 1842.

De même, les résidents de la *Nouvelle Atlantide* de Bacon vivent dans des maisons en brique avec des vitres aux fenêtres. Ces deux auteurs assimilent l'entrée de la lumière dans les logements au progrès. Alors que More imagine un plâtre qui a à peu près les qualités du ciment Portland ordinaire (OPC)²⁶, bien que fondamentalement différent en ce qu'il ne coûte rien, les 'Chambres de santé' de Bacon pourraient être vues comme préfigurant les préoccupations actuelles en matière de qualité de l'air intérieur (QAI), notamment la conception de projets de l'architecture durable contemporaine à l'épreuve des courants d'air, comme les maisons passives. A l'inverse, le patriarche protagoniste de *L'Île des Pins* assemble rapidement une cabane de poteaux de bois brut, plaquée de planches récupérées de son naufrage et couverte de toile à voile, avant de passer aux choses sérieuses : la création de ce que Susan Bruce qualifie de 'pornotopie'² - un lieu « où les bancs moussus des rivières et les arbres fournissent tous les abris nécessaires » (Bruce, 2008, p XXXIX).



Figure 2 : L'arrière de la *Bananhuset* (photo : K. Mason)

En passant par *Bananhuset*²⁷ (Figure 2), Cyboli sourit de son architecture ludique et de son cow-boy découpé qui monte la garde. Tommaso

Campanella, un dominicain, impliqué dans une conspiration contre la domination de Naples par les Espagnols, purgeait une peine de prison de 27 ans quand il écrivit *La Cité du Soleil* (*Civitas Solis*). Malcolm Miles parle de la relation entre architecture de la *Civitas Solis* et accès au savoir de sa population :

« La ville que Campanella décrit est radiale, divisée en sept anneaux... Chaque cercle de murs porte tant sur sa face intérieure que sur sa face extérieure un sous-ensemble complet de connaissances : le premier, des figures mathématiques et la Terre, le deuxième, les minéraux et les zones géographiques, le troisième, la flore et les poissons, le quatrième, les oiseaux et les bêtes qui rampent, le cinquième, les animaux, des deux côtés du mur, le sixième, les arts mécaniques et leurs instruments... La Cité du soleil se

²⁶ Certains commentateurs estiment que les conceptions de More ont davantage été inspirées par les techniques de la céramique.

²⁷ *Bananhuset*, la maison des bananes, a été construit par *Naverne* - des compagnons bâtisseurs d'Europe du Nord -, et leur a servi de pavillon d'accueil. Comme la plupart des maisons construites par la communauté de Christiania, par opposition à celles qui ont été rénovées, *Bananhuset* est construite surtout à partir de matériaux peu chers et même gratuits. Le bois est le principal matériau utilisé dans *Bananhuset*.

distingue, dès lors, d'une transposition d'un ordre monastique dans un espace géométrique, en ce que la connaissance est rendue publique, et non enfermée dans une communauté scientifique sauvegardant ses textes latins et protégeant leur interprétation; chaque génération de la population de la ville est amenée dans le circuit de ces peintures murales pour son éducation » (Miles, 2005, p. 17).

Le savoir d'une société qui serait constitutif de l'espace public et toujours ouvert à l'interprétation publique : ça a certainement l'attrait d'une transgression épistémologique ! Cyboli s'interrogea sur les murs eux-mêmes, en tant que porteurs du savoir : dans quelle mesure leur matérialité était-elle signifiante, pouvaient-ils transmettre autant sur les savoirs d'une société que les textes écrits sur eux ? Quelles interprétations tirer de tels murs faits, disons, de béton armé, par rapport à des murs de balles de paille, finis avec de l'enduit à la chaux et au chanvre ? De telles questions avaient une signification particulière pour l'*Écotopie* : si un mur de la *Civitas Solis* était consacré à la connaissance de la durabilité environnementale, ce à partir de quoi il avait été fabriqué (et d'ailleurs comment il avait été fabriqué, dans quelle mesure le travail avait été équitable) aurait une profonde importance.

Publié pour la première fois en 1975, la description la plus notable d'une Écotopie de la modernité tardive est le roman éponyme d'Ernest Callenbach (Callenbach, 1975). Écotopie est une Californie transformée écologiquement, qui a pris son indépendance, fragile, du reste des États-Unis, désastreux pour l'environnement (Callenbach, 2004). Dans *Écotopie*, bien que Callenbach soit séduit par l'idée d'un logement de masse construit avec des tubes extrudés en matière plastique dérivée du coton, le matériau de construction dominant est le bois, avec lequel les Ecotopiens entretiennent une relation spirituelle, qui équivaut presque au culte de l'arbre :

« L'autre jour, je me suis arrêté pour regarder des charpentiers travaillant sur un bâtiment. Ils ont marqué et scié le bois avec soin (en utilisant leur force musculaire, plutôt que nos scies). J'ai remarqué que leurs clous étaient magnifiquement placés ; le rythme du marteau semblait tranquille, presque paisible. Quand ils mettaient des morceaux de bois en place, ils les maintenaient avec soin et les assemblaient (en plus de clous, beaucoup de leurs assemblages sont faits en tenons et mortaises). Ils semblaient presque coopérer avec le bois, plutôt que de le contraindre dans la forme d'un bâtiment » (Callenbach, 1975, p. 47).

Callenbach « rapporte » plus tard que cette relation empathique avec le bois est favorisée par le fait que les gens sont obligés de travailler dans la foresterie avant de pouvoir acheter le bois pour construire leur maison, replantant pour remplacer le bois qu'ils vont utiliser, ce qui facilite la gestion durable des forêts. C'est la règle dans *Écotopie* « que tous les bâtiments doivent être faits de matériaux renouvelables et biodégradables » (Callenbach, 1975, p. 97). Les Ecotopiens de Callenbach ont également hérité de l'environnement bâti et des éléments matériels du capitalisme, mais ils effectuent des choix quant à leur usage, choix qui étonnent William Weston, le journaliste-narrateur de Callenbach : « Les grands gratte-ciel du centre-ville, autrefois sièges de sociétés éloignées, ont été transformés en appartements ! [...] Des milliers d'habitations à bon marché dans les quartiers les plus récents (baptisées avec mépris "boîtes d'allumettes" par mes interlocuteurs) ont été dépouillées de leur câblage, de leur

verre et leurs éléments métalliques, et rasées au bulldozer (Callenbach, 1975, p. 13-14). Une caractéristique dominante d'Écotopie est d'être un environnement bâti qui a laissé l'automobile derrière lui. Dans *Soul City*, un quartier noir volontairement ségrégué d'Écotopie, des « architectes élevés dans les ghettos ont été les principaux promoteurs d'une reconstruction des villes écotopiennes centrée sur les gens plutôt que sur la voiture » (Callenbach 1975, p.99).

Christiania: ville libre (Fristad), port franc (Frihavn)

« Derrière les nuages de fumée, les regards soupçonneux et les caresses passagères, Christiania, le port franc, est encore en train de prendre forme... avec ses organisations alternatives, sans leadership, un sens unique de la communauté, et une acceptation de l'humanité sous toutes ses formes (Lauritsen, 2002, p. 8).

Il est ironique que le qualificatif de Port Franc de Christiania dérive de la traduction littérale de son appartenance géographique au port franc (Frihavn) de Copenhague - une appellation qui à l'origine était commerciale, marquant l'absence de droits de douane. Dans la même veine ironique, étant donnée la fière revendication de Christiania d'une 'architecture sans architecte', l'Ecole royale danoise d'architecture est une proche voisine. Abritant environ un millier de personnes, principalement des émigrés et des réfugiés de l'Etat danois, Christiania accueille les visiteurs avec le panneau: « Vous quittez maintenant l'UE ». Incluant la zone des fortifications - des remparts - bâtis pour repousser l'invasion suédoise, Christiania englobe plus de 85 hectares de ce qui seraient autrement sûrement des biens immobiliers de premier choix à Copenhague (Figure 3). Le cœur - ou les couilles²⁸ - du site (Figure 1) était auparavant une caserne et un arsenal. Divers groupes ont envahi et ont commencé à squatter le complexe abandonné au début des années 1970, notamment des sans-abri, et des 'verts' ou des hippies à la recherche d'un endroit pour mettre en pratique leur Ecotopie rêvée. Avec ses combats politiques nombreux et continus, Christiania est parvenue à un compromis avec l'État danois sur certains services, notamment la fourniture d'électricité²⁹, et le Port Franc se proclame communauté autonome. Elle est autonome avec des discussions et des débats dans les espaces publics et privés de tous les jours, organisés en un réseau de réunions : des réunions domestiques pour les habitants des maisons partagées ; des réunions locales pour chacune des quinze zones géographiques de Christiania, pour traiter des questions locales; des réunions spécialisées pour les finances, l'économie, les affaires et la construction, et la Réunion commune, le forum ultime, constitué sur des principes participatifs, qui arbitre les questions litigieuses, organise les "négociations" avec le gouvernement danois, et sert comme forme de pouvoir judiciaire. Les maisons ne peuvent être détenues, héritées ou autrement transmises, et le bail est, dans un premier temps, accordé par les Assemblées locales. Christiania gère son économie, perçoit les loyers et administre une 'caisse commune'

²⁸ Certains résidents comparent la carte de Christiania à un phallus, la zone la plus densément peuplée figurant le scrotum.

²⁹ Un compromis déploré par un de mes informateurs comme ayant retardé le développement des systèmes d'énergie renouvelable de Christiania.

(le Trésor). Sans voiture, elle produit ses propres vélos, fameux par leur design, fabrique des poêles à bois, utilise une technologie naturelle de traitement des eaux usées, composte et recycle, Christiania se qualifie elle-même de « poumon vert de Copenhague ».

Figure 3: Logements de Christiania au bord de l'eau (photo : K. Mason)

La perception de Christiania par Cyboli est celle d'un lieu qui le fait frissonner - de plaisir, d'attente, de douceur, avec une touche de peur... Être ici lui donne l'impression d'être vraiment vivant. Les chemins de Christiania serpentent et s'entrecroisent, les orientations sont incertaines, il n'y a pas de panneaux. La nuit, loin du cœur nomade et palpitant du lieu, flamboyant et éclatant, toujours en fête, c'est le silence et l'obscurité - pas d'éclairage de rue, mais les étoiles; on se perd fréquemment, on va à la découverte. De l'odeur de haschich des bars, en passant par une brise fraîche qui vient de l'eau, à la fragrance de feu de bois des maisons... Les bâtiments vont de l'ancienne caserne aux briques sombres,



toutefois égayée et revigorée par les graffiti encourageant à la résistance, en passant par les différentes constructions en bois érigées par les Christianites au fil des décennies - des cabanes et des formes semblables à des navires, et des logements construits à partir de matériaux de récupération, magnifiques et paraissant parfois structurellement irréalisables, des logements construits sur l'eau ou cachés dans les bois, jusqu'à la *Bananhuset*, ludique mais technologiquement sophistiquée. Malgré plusieurs décennies de développement, des aspects de la vie quotidienne dans Christiania restent rudimentaires pour beaucoup. La pauvreté économique dans le paradis des « perdants » est la norme et la « plongée dans les poubelles » est autant une nécessité pour se nourrir qu'elle répond à l'idéologie du grativisme. Selon les normes modernes, la plupart des maisons sont froides et pleines de courants d'air, souvent chauffées uniquement avec un seul poêle à bois. Certaines habitations dans la forêt partagent une toilette extérieure, un voyage inconfortable par tous les temps. Mais, pour Cyboli, ces sensations moins agréables soulignaient également sa propre vitalité - elles faisaient partie de la vie - et de plus, les forceraient à l'action : au moins, couper du bois de chauffage ou s'assurer que les toilettes sèches étaient propres et bien fournies en sciure. Pour les résidents de longue date, le choix était le leur de savoir où faire porter leurs énergies : à l'isolation ou bien dans des installations sanitaires à l'intérieur (ou, à la place, à

faire de la musique et savourer un peu de primitivisme). Et les compensations étaient un vrai plaisir : par exemple une visite à la maison de bains publics, pleine de vapeur, durant un mois de novembre glacé, faisait plus que compenser l'absence d'une douche intérieure. Et ensuite, une bière et les commérages à l'extérieur d'Inkøbcentralen, la boutique de la communauté... Il y avait aussi les actions politiques fréquentes de divers groupes, qui ouvraient Christiania à un Danemark plus large et un plus vaste monde, en critiquant et s'engageant. Il y avait une tradition inaugurée par les célèbres incursions du groupe de théâtre militant Solvoggen, qui se déguisait par exemple en Pères Noël et distribuait les marchandises des grands magasins à Noël, ou venait à cheval, en Amérindiens, dans les fêtes des entreprises qui célébraient le Jour de l'Indépendance américaine.

Discussion (avec une piqûre de la mouche du coche)

Commençons avec ton hymne à Christiania, dit la mouche du coche, bourdonnant de façon irritante autour de la tête Cyboli, qui était assis et essayait d'écrire au *Den Blå Karamel*. Tu présentes l'espace de la soi-disant Ville Libre comme dynamique, passant apparemment des représentations de l'espace de Lefebvre, à l'espace de représentation, du moins rétablissant l'équilibre entre des espaces dialectiquement liés, équilibre que, je suppose, tu considères sinon comme faussé dans le plus gros du monde au-delà des 'frontières' de Christiania ?

Cyboli répondit : je trouve vraiment que Christiania déborde de passion politique, enflammée plutôt qu'arrêtée par les prévenances agressives de l'Etat. Une tactique majeure de la campagne de l'Etat contre la Ville Libre est en premier lieu de forcer les gens à s'inscrire en tant que résidents propriétaires et à « encourager » la propriété privée, en tentant de stimuler l'instinct de propriété de certains résidents, qui ont fait un effort considérable pour améliorer leurs maisons. Il semble que l'Etat comprenne la théorie de Lefebvre dans son intégralité, la redoute, et s'emploie activement à mettre en échec la menace d'un bon exemple³⁰. Christiania est pleine de chimères magnifiques et la communauté a toujours su créer des situations, selon les termes de Lefebvre: « des moments de 'présence' au sein du mensonge du quotidien, dont l'authenticité est désaliénante, au milieu des diversions et des relations marchandisées de la modernité, et dont le passage peut révéler un éventail de possibilités » (Pinder, 2005b, p. 166). Une telle connaissance de la communauté est médiatisée par des pratiques spatiales, y compris la matérialité du lieu, qui bouleversent les représentations capitalistes de l'espace que l'Etat cherche continuellement à imposer, et ce bouleversement dévoile vraiment un éventail de possibilités : un potentiel politique. C'est le cas d'autres architectures citoyennes consciemment politiques : les tentes du Camp Action Climat près de l'aéroport d'Heathrow en 2007 et dans le quartier financier de Londres pendant le sommet du G20 en 2009, des tentes visiblement vulnérables, mais qui cachent aussi³¹; le symbolisme de près de dix ans de campement de Brian Haw à l'extérieur du palais de Westminster, une action contre les guerres du Royaume-Uni en Irak et en Afghanistan,

³⁰ Voir note 3.

³¹ De même, les camps des mouvements *Occupy* dans plus de 900 villes à la fin 2011.

une incursion territorialisée - une situation - si intolérable pour l'élite dirigeante qu'elle est allée jusqu'à changer la loi pour y mettre fin³². Cependant la disparition de la protestation de Haw a révélé encore plus de potentiel politique que son acte lui-même. Si l'espace me le permettait, je pourrais continuer avec des exemples tels que le mouvement *Reclaim the Streets*³³, qui partage à la fois avec l'urbanisme durable et l'urbanisme unitaire une attention pour la voiture en tant que technologie de base de la société du spectacle. Ou je pourrais examiner la création par le mouvement *Occupy* de situations, de moments de présence durable...

De toute évidence de telles actions sont utopiques et essentiellement urbaines, dit la mouche du coche. Elles transcendent manifestement leur caractère symbolique et marginal : réalistes, authentiques, critiques plutôt que compensatoires, nourrissant l'autonomisation. Les masses seront tenues d'apprendre de telles actions d'avant-garde, que ce soit à l'échelle de Christiania ou de la création artistique individuelle de Brian Haw : des banderoles, des drapeaux et des barricades. Il ne s'agit clairement pas d'abstractions de la vie quotidienne. Whitehead soutient qu' « Adopter des interprétations plus radicales du développement urbain durable pourrait contribuer à façonner une culture de l'urbanisme plus progressiste » (Whitehead, 2011). Eh bien, votre urbanisme unitaire durable est certainement plus radical : perturber les espaces de la ville doit nécessairement inciter aussitôt les gens à recycler ou à aller au travail à vélo : la Nouvelle Babylone, c'est *Ecopolis*! Une ville spatialement produite par des farceurs et des perdants est clairement un endroit dont on peut être fier. La Justice est bien servie par la création de situations...

Conclusion: un urbanisme unitaire durable?

Le capitaine Cyboli, assailli par l'ironie socratique pendant ce qui lui avait semblé être une éternité, ses arguments sans cesse réduit à l'absurde, avait néanmoins survécu pour présenter ce rapport de terrain :

Ce qui orientait ma recherche, c'est de savoir comment la matérialité de l'environnement urbain bâti peut à la fois refléter et produire le développement durable, une question inspirée par la *Cité du Soleil* de Campanella. Dans cet esprit, je me suis concentré sur la nécrologie de la ville durable par Mark Whitehead, en la prenant comme une provocation consciente. Dans le cadre de leur utopie commune, j'ai comparé la ville durable et l'urbanisme durable avec la Nouvelle Babylone et l'urbanisme unitaire. Bien que sa vision de la nature soit cruellement datée et sa relation à la durabilité très problématique, la création

³² Le *Serious Organised Crime and Police Act* de 2005 a introduit des restrictions explicitement contre les manifestations dans la zone autour du Palais de Westminster, créant aussi le *Serious Organised Crime Squad* et donnant à la police des pouvoirs d'arrestation accrus. La protestation de Brian Haw a été recréée par l'artiste Mark Wallinger qui, pour cela, a été nommé pour le *Turner Prize*.

³³ *Reclaim the Streets*. « Un réseau d'action directe pour une révolution sociale et écologique, globale et locale, pour dépasser la société hiérarchique et autoritaire (capitalisme inclus), et tout de même être à la maison à l'heure du thé ».

<http://rts.gn.apc.org/sortit.htm>

de situations par la Nouvelle Babylone continue d'être une source d'inspiration. J'ai dérivé, de manière empirique, à travers les utopies littéraires et des exemples de ce que pourraient être des utopies concrètes, m'arrêtant sur Christiania comme une manifestation de ces dernières. Je n'ai pas étudié les éléments dystopiques de Christiania, par exemple, la présence, inquiétante, des trafiquants de drogue dans la communauté - et je n'ai pas non plus examiné la relation entre ces éléments dystopiques et l'inévitable incomplétude de Christiania l'utopique, due à l'intervention continuelle de l'État danois. En outre, Christiania n'est pas présentée comme un nouveau modèle entièrement transférable de la ville durable. On anticipe que l'une des principales caractéristiques de la ville durable reconquise sur le capitalisme sera la différence, la diversité et le caractère unique du local.

Je me suis fondé sur la théorie de Lefebvre de la production de l'espace pour analyser la médiation de l'espace de représentation et des représentations de l'espace par les pratiques sociales : ce qui m'intéresse ici se trouve dans le potentiel transgressif des pratiques de l'architecture / des manifestations des citoyens pour perturber la conception de la société du spectacle et servir à produire des espaces de plus forte possibilité politique. Je soutiens que la résurrection de l'urbanisme durable se traduira par un virage radical du gouvernement ou de la gouvernance vers la participation citoyenne. Dans l'immédiat, cela signifie que les citoyens prennent des mesures créatives et collectives pour lutter contre les doctrines négatives identifiées par Whitehead, à savoir l'hyper-libéralisme, le néo-localisme et le pragmatisme municipal. Une telle action devrait viser à créer des situations à travers le détournement de l'expression objective des représentations de l'espace, pour mettre en évidence les victimes de la récupération de la ville durable, que sont à la fois la justice sociale et la gestion de l'environnement naturel. Bien que ce détournement doive être radical³⁴, je me tourne vers Stuart Hodkinson pour appeler également à un pragmatisme stratégique : je ne vois aucune raison par exemple pour qu'un clown rebelle ne soit pas candidat à la mairie, sérieusement! Et pas de raison pour que des initiatives de type *Occupy* ne cherchent des cibles spatiales « douces », qui pourraient devenir des espaces durables d'habitation, d'éducation et d'alimentation pour les gens. Un exemple concret : *Grow Heathrow* est né des logiques combinées des Camps Action Climat et du mouvement des Villes en transition (Mason et Whitehead, 2012a). Squattant un jardin maraîcher abandonné à Sipson près de Londres et développant des cultures alimentaires, le caractère productif de *Grow Heathrow* signifie qu'il a le soutien de la communauté locale et qu'il a également obtenu une approbation populaire plus large. Et donc, si les autorités obtiennent un arrêté d'expulsion, ce sera une décision très impopulaire, qui rencontrera des résistances.

L'avenir, comme le fait remarquer Hodkinson, n'est pas défini ; il doit s'inspirer des principes des biens communs. Il ne peut y avoir aucune relation préétablie entre tactiques de résistance et stratégie utopique parce que la résistance doit, en premier lieu, inspirer une

³⁴ Je ne peux pas imaginer d'exemple plus radical à recommander au lecteur que l'extrait [traduit en anglais] du « Pas du Commandeur » de Marcel Mariën présenté par Tom McDonough, dans *The Situationists and the City* (2009). [NdT : l'original, « Le Pas du commandeur », en français, de Marcel Mariën, écrivain et artiste surréaliste belge, se trouve dans *Les Lèvres Nues*, n°5, Juin 1955, pp. 10. Voir : *Les Lèvres Nues*. Collection complète (1954-1958), Paris, Plasma, 1978.]

masse critique de gens, qui vont concevoir cette stratégie collectivement. La recherche du possible signifie beaucoup de petites interventions tactiques qui peuvent atteindre une telle masse critique, en redéfinissant la façon dont notre environnement matériel est produit. En fin de compte, les objectifs sont, comme je l'ai dit, de faire de la ville un espace de politiques participatives en vue du bien commun, un espace de justice et de durabilité environnementale, mais aussi un espace de liberté, de différence, de dissensus, d'ironie et de plaisir. Le programme pour les universitaires qui veulent ressusciter la ville durable devrait donc être une recherche-action avec la population, visant d'emblée à subvertir sa récupération.

A propos de l'auteur : Kelvin Mason, Cardiff School of Planning and Geography, Cardiff University

Pour citer cet article : Kelvin MASON, "Sustainability meets Situationism in the City: A tale of détournement and the resurrection of a just and rebellious Ecotopia", [« Quand la durabilité rencontre le situationnisme en ville : une histoire de détournement et la résurrection d'une Ecotopie juste et rebelle », traduction : Frédéric Dufaux], *justice spatiale* | *spatial justice*, n° 5 déc. 2012-déc. 2013 | dec. 2012-dec. 2013, <http://www.jssj.org>

Bibliographie

- AGYEMAN, J., BULLARD, R. D. & EVANS, B.** (Eds.) (2003) *Just Sustainabilities: Development in an Unequal World*. London: Earthscan.
- AGYEMAN, J. & EVANS, B.** (2004) 'Just sustainability': the emerging discourse of environmental justice in Britain?' *The Geographical Journal*, 170: 2, 155-164.
- BACON, F.** (2008/1627) New Atlantis. In Bruce, S. (Ed.) 'Three Early Modern Utopias'. Oxford: OUP.
- BLASSINGAME, L.** (1998) 'Sustainable Cities: Oxymoron, Utopia, or Inevitability'. *The Social Sciences Journal*, 35: 1, 1-13.
- BRUCE, S.** (Ed.) (2008) *Three Early Modern Utopias*. Oxford: OUP.
- BULLEN, A. & WHITEHEAD, M.** (2005) 'Negotiating the Networks of Space, Time and Substance: A geographical perspective on the sustainable citizen'. *Citizenship Studies*, 9: 5, 499-516.
- BUTTEL, F. H.** (2000) 'Ecological Modernisation as Social Theory'. *Geoforum*, 31: 57-65.
- CALLENBACH, E.** (1975) *Ecotopia*. Berkeley CA: Banyan Tree Books.
- CALLENBACH, E.** (2004) *Ecotopia Emerging*. Berkeley, CA: Banyan Tree Books.
- CAMPANELLA, T.** (1981/1623) *The City of the Sun*. Berkeley: University of California Press.
- CARLSSON, C.** (2008) *Nowtopia: How pirate programmers, outlaw bicyclists and vacant lot gardeners are inventing the future today!* Oakland/Edinburgh: AK Press.

- CARLSSON, C. & MANNING, F.** (2010) 'Nowtopia: Strategic Exodus'. *Antipode*, 42: 4, 924-953.
- CHATTERTON, P.** (2006) "'Give up Activism" and Change the World in Unknown Ways: Or, Learning to Walk with Others on Uncommon Ground '. *Antipode*, 38: 2, 259-281.
- COVERLEY, M.** (2010) *Utopia*. Harpenden: Pocket Essential.
- DEBORD, G.** (1983) *Society of the Spectacle*. Detroit: Black & Red.
- EVANS, B., JOAS, M., SUNDBACK, S. & THEOBOLD, K.** (2005) *Governing Sustainable Cities*. London: Earthscan.
- FISHER, D. R. & FREUDENBURGH, W. R.** (2001) 'Ecological Modernisation and its Critics: Assessing the past and looking towards the future'. *Society and Natural Resources*, 14: 1, 701-709.
- GALLOPIN, G. C.** (2006) 'Linkages Between Vulnerability, Resilience and Adaptive Capacity'. *Global Environmental Change*, 16: 293-303.
- GIRADET, H.** (1999) *Creating Sustainable Cities*. Totnes: Green Books.
- GIRADET, H.** (2004) *Cities People Planet*. Chichester: Wiley-Academy.
- GOLDSMITH, E.** (1973) *A Blueprint for survival*. London: Penguin.
- GUY, S. & MOORE, S. A.** (2007) 'Sustainable Architecture and the Pluralist Imagination'. *Journal of Architectural Education*, 1: 1, 15-23.
- HARVEY, D.** (2000) *Spaces of Hope*. University of California Press.
- HODKINSON, S.** (2010) Housing in Common: In search of a strategy for housing alterity in England in the 21st century. In Fuller, D., Jonas, A. E. G. & Lee, R. (Eds.) '*Interrogating Alterity: Alternative economic and political spaces*'. Farnham: Ashgate.
- HUBER, J.** (1985) *The Rainbow Society: Ecology and Social Politics*. Frankfurt am Main: Fisher Verlag.
- JACOBY, R.** (1999) *The End of Utopia: Politics and culture in an age of apathy*. New York: Basic Books.
- LAURITSEN** (2002) *Christiania*. Oslo: Aschehoug.
- LEFEBVRE, H.** (1991) *The Production of Space*. Oxford: Blackwell.
- MASON, K.** (2010) 'Finding Hope in No-Hopenhagen'. *Peace News*, London: January,
- MASON, K. & WHITEHEAD, M.** (2012a) Between Here and There: Mobilizing Urban Vulnerabilities in Climate Camps and Transition Towns. In Dooling, S. & Simon, G. (Eds.) '*Cities, Nature and Development: The politics and production of urban vulnerabilities*'. Farnham: Ashgate.
- MASON, K. & WHITEHEAD, M.** (2012b) 'Transition Urbanism and the Contested Politics of the Spatial Practice'. *Antipode*, 44: 2, 493-516.
- MASSEY, D.** (2007) *World City*. Cambridge: Polity.
- MCCLOUD, K.** (2010) 'Slumming It'. Channel 4. 2011, (Accessed 17 October). Available at <http://www.channel4.com/programmes/kevin-mccloud-slumming-it>
- MCDOUOUGH, T.** (2009) *The Situationists and the City*. London: Verso.

- MERRIFIELD, A.** (2002) Henri Lefebvre: A socialist in space. In Crang, M. & Thrift, N. (Eds.) '*Thinking Space*'. Abingdon: Routledge.
- MERRIFIELD, A.** (2011) *Magical Marxism: Subversive politics and the imagination*. London: Pluto Press.
- MILES, M.** (2005) *Urban Utopias: The built and social architectures of alternative settlements*. Oxford: Routledge.
- MOL, A. J., SONNENFELD, D. A. & SPAARGAREN, G.** (2010) *The Ecological Modernisation Reader*. Abingdon: Routledge.
- MOL, A. P. J. & SPAARGAREN, G.** (2000) 'Ecological Modernisation Theory in Debate: A Review'. *Environmental Politics*, 9: 1, 17-49.
- MORE, T.** (2008/1516) Utopia. In Bruce, S. (Ed.) '*Three Early Modern Utopias*'. Oxford: OUP.
- MOUFFE, C.** (2005) *The Return Of The Political*. London: Verso.
- MURPHY, J.** (2000) 'Editorial: Ecological Modernisation'. *Geoforum*, 31: 3, 1-8.
- NEVILLE, H.** (2008/1668) The Isle of Pines. In Bruce, S. (Ed.) '*Three Early Modern Utopias*'. Oxford: OUP.
- PEARCE, F.** (2006) Ecopolis Now. *New Scientist*. 2556. 17 June.
- PEPPER, D.** (2005) 'Utopianism and Environmentalism'. *Environmental Politics*, 14: 1, 3-22.
- PINDER, D.** (2002) 'In Defence of Utopian Urbanism: Imagining cities after the 'end of utopia''. *Geografiska Annaler*, 84B: 3-4, 229-241.
- PINDER, D.** (2005a) *Visions of the City*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- PINDER, D.** (2005b) *Visions of the City: Utopianism, Power and Politics in Twentieth-Century Urbanism*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- PINDER, D.** (2009) Situationism/Situationist Geography. In Kitchen, R. & Thrift, N. (Eds.) '*International Encyclopedia of human Geography*'. Oxford: Elsevier.
- SADLER, S.** (1999) *The Situationist City*. Cambridge Massachusetts: MIT Press.
- SANDEL, M. J.** (2010) *Justice: What's the right thing to do?* London: Penguin.
- SANDERCOCK, L.** (1998) *Towards Cosmopolis: planning for multicultural cities*. Chichester: John Wiley.
- SARGISSON, L.** (2000a) 'Green Utopias of the Self and Others'. *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 3: 2, 140-156.
- SARGISSON, L.** (2000b) *Utopian Bodies and the Politics of Transgression*. London: Routledge.
- SATTERTHWAITE, D.** (Ed.) (1999) *The Earthscan Reader in Sustainable Cities*. London: Earthscan.
- SCHMID, C.** (2008) Henri Lefebvre's Theory of the Production of Space: Towards a three-dimensional dialectic. In Goonewardena, K., Kipfer, S., Milgrom, R. & Schmid, C. (Eds.) '*Space, Difference and Everyday Life: Reading Henri Lefebvre*'. London: Routledge.
- SHIELDS, R.** (2009) Henri Lefebvre. In Hubbard, P., Kitchen, R. & Valentine, G. (Eds.) '*Key Thinkers on Space and Place*'. London: Sage.
- SPANNOS, C.** (Ed.) (2008) *Real Utopias*. Oakland: AK Press.

-
- SWYNGEDOUW, E.** (2010) 'Apocalypse Forever: Postpolitical populism and spectre of climate change theory'. *Culture & Society*, 279: 2-3, 213-232.
- SZERSZYNSKI, B.** (2007) 'The Post-Ecologist Condition: Irony as Symptom and Cure'. *Environmental Politics*, 16: 2, 337-355.
- THOMAS, D.** (1937) *Do Not Go Gentle Into That Good Night*. In Jones, D. (Ed.) ' *The Poems of Dylan Thomas*'. New York: New Directions Publishing.
- WCED** (1987) *Our Common Future*. Oxford: Oxford University Press.
- WHITEHEAD, M.** (2007) *Spaces of Sustainability: Geographical perspectives on the sustainable society*. London: Routledge.
- WHITEHEAD, M.** (2009) Sustainability, Urban. In Kitchen, R. & Thrift, N. (Eds.) ' *International Encyclopedia of Human Geography*'. Oxford: Elsevier.
- WHITEHEAD, M.** (2011) The Sustainable City: An Obituary? On the future form and prospects of sustainable urbanism. In Flint, J. & Raco, M. (Eds.) ' *The Future of Sustainable Cities: Critical reflections*'. Bristol: The Policy Press.
- WINES, J.** (2000) *Green Architecture*. London: Taschen.